

Épilogue

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 1er novembre 1934

Le ministère actuel se trouve peut-être en ses derniers instants, tandis même que je dicte ces lignes, et son chef est peut-être déjà en train de remettre sa démission à Sa Majesté le Roi, dans une heure ou deux, s'il a l'honneur d'être reçu par lui.

Ou bien le ministère se trouve en ses derniers jours, si l'espoir vient jouer avec l'esprit du président du Conseil, et qu'il diffère sa démission d'un jour, de deux jours, ou de plusieurs jours, pour voir l'issue de cette médiation que Ziwar Pacha, dit-on, tentera entre le ministère et la résidence du Haut-Commissaire. Mais la seule chose qui ne fasse aucun doute, c'est que nous assistons à une fin misérable pour une époque misérable, à une agonie douloureuse et cuisante pour une époque douloureuse et cuisante. Et nous assisterons à une fin tout entière de tristesse et de deuil, pour une époque qui ne fut, du début à la fin, que tristesse et deuil.

Une époque fondée sur l'avilissement de l'autorité du ministère devant l'étranger, et sur le fait que cette même autorité trouvait, dans l'humiliation du peuple égyptien, noble et misérable, la mesure même de sa propre force, de sa puissance, de sa brutalité — une brutalité sans autre limite que le bon plaisir ou la colère des Anglais.

Une époque fondée sur le vieux proverbe arabe : « Un lion devant moi, mais une autruche à la guerre. » Ses hommes étaient des lions, habiles à rugir, habiles à dévorer, virtuoses en l'un comme en l'autre lorsqu'ils affrontaient leurs propres compatriotes — mais maîtres de la fuite, experts de la retraite, virtuoses dans la soumission, la servilité et la capitulation lorsqu'ils affrontaient les Anglais.

Une époque dont on peut dire, au minimum, qu'elle n'a jamais honoré l'Égypte en un seul de ses instants, mais ne l'a fait que couvrir de honte et de confusion, la marquant devant le monde civilisé d'un sceau d'abaissement et d'humiliation qu'aucun homme noble ne voudrait voir imprimé sur sa patrie ; une époque qui n'a jamais honoré ses hommes responsables en un seul de ses instants — car quand donc avez-vous vu l'arrogance envers les faibles, et la servilité envers les puissants, honorer un homme, rehausser son rang, ou le placer parmi les nobles de ce monde ?

Une époque qui a commencé dans le péché et s'achève dans le péché : elle a commencé en s'emparant du pouvoir sans l'assentiment du Parlement, puis en modifiant la constitution sans égard pour les principes constitutionnels, puis en portant la main sur la vie même des innocents, pour l'anéantir et l'épuiser, sur les biens des innocents, pour les gaspiller et les dilapider, sur les intérêts des innocents, pour s'en jouer et s'en amuser, avec mépris pour le droit, la justice et la loi. Puis le mal et le péché ont couru à travers tous ses instants, comme le sang vicié court dans un corps vicié, ravageant les mœurs, corrompant les consciences de fond en comble,

rompant les liens entre les gens, enseignant aux fils l'ingratitude envers les pères, enseignant aux pères le reniement de leurs fils, enseignant aux jeunes comme aux vieux comment rompre ce que Dieu a ordonné d'unir, et corrompre ce que Dieu a ordonné de redresser ; comment vendre ses principes à vil prix, et se contenter de bassesse dans sa conduite, dans sa dignité, et dans sa vie nationale publique ; comment se fixer, pour soi-même, des fins qu'un homme cultivé — un homme qui sent qu'il se doit quelque chose à lui-même, et que sa patrie lui doit quelque chose de son côté — ne saurait jamais se fixer : à savoir, la satisfaction de ses ambitions et de ses appétits personnels, la réalisation d'intérêts immédiats, et l'apaisement de cette soif ignoble de tout ce qui peut étancher les convoitises méprisables qui ramènent l'homme au rang le plus bas de l'animal.

C'est de cette manière que cette époque a commencé, et c'est de cette manière que s'est déroulée la vie de cette époque ; et dans la résistance à cette corruption générale et hideuse, du sang a été versé, des vies ont été anéanties, et les gens ont dû supporter des épreuves qu'ils n'auraient jamais dû avoir à supporter en ce siècle, et endurer des tourments qu'ils n'auraient jamais dû avoir à endurer en un siècle que l'on dit être un siècle de liberté et de sécurité, un siècle de dignité et d'honneur, un siècle de guidance et de lumière.

Oui, c'est de cette manière scandaleuse que cette époque a commencé, et c'est de cette manière scandaleuse que s'est poursuivi le cours de cette époque ; et dans la résistance à cette manière scandaleuse de corruption, des millions d'Égyptiens ont enduré une misère lourde, sombre, totale, pendant plus de quatre années. Et voici que ces mêmes millions d'Égyptiens assistent aujourd'hui à l'effondrement d'un édifice qui ne fut jamais fondé sur la piété, ni élevé sur l'amour du peuple, ni bâti sur le dévouement à la patrie ; et l'on aurait pu s'attendre à ce que ces

millions se réjouissent de la fin d'une époque qui ne fut, du début à la fin, que mal et injustice, et se félicitent de l'effondrement d'un édifice fondé sur la tyrannie, l'iniquité et le service de certains individus. Mais l'âme des Égyptiens est abattue, non réjouie ; affligée, non satisfaite — car ils voient que cette époque, qui a commencé par une douloureuse tragédie, s'achève par une autre tragédie tout aussi douloureuse, non moins mauvaise, non moins infâme : elle a commencé par une atteinte aux droits du peuple, par un mépris de la souveraineté populaire, par une confiscation du pouvoir aux dépens du peuple ; et elle s'achève par une reddition à l'étranger, par l'abandon des droits du peuple, et par la préférence donnée au maintien au pouvoir plutôt qu'à la préservation, pour le peuple, de son droit aux formes mêmes les plus élémentaires de la dignité, de l'honneur et de l'indépendance.

Les Anglais disent au président du Conseil : écarte deux de tes collègues, et romps leur participation avec toi au gouvernement — et il affiche une hésitation qui ne trompe personne, feint une résistance qui ne trompe personne, jusqu'à ce que, l'affaire devenant sérieuse, et l'homme comprenant que les Anglais ne plaisantent pas, il se hâte de faire exactement ce que veulent les Anglais : il accepte la démission de ses deux collègues, et part pour Alexandrie soumettre la sienne à Sa Majesté le Roi, dans l'espoir que Sa Majesté l'accepterait, tout en le confirmant, lui et ses collègues restants, dans un pouvoir qu'ils ne méritent ni ne sont capables d'exercer. Connaissez-vous une tragédie pire que cette tragédie ? Connaissez-vous un pays qui se dit indépendant, qui prétend être soumis à un régime démocratique constitutionnel, qui prétend être libre dans la conduite de ses propres affaires — connaissez-vous un pays qui affirme tout cela, et qui voit ensuite le chef de son propre gouvernement se soumettre à l'ordre de l'étranger, sans condition ni réserve, ne cherchant rien d'autre que l'agrément de l'étranger pour cette soumission même, afin que l'étranger lui rende l'approbation qu'il lui avait refusée, et lui restitue le soutien qu'il lui avait retiré ? Donnez à cela le nom qu'il vous plaira, qualifiez-le comme bon vous semble, dites-en tout ce que vous pourrez dire — mais vous serez contraint, malgré le plus vif regret, la douleur la plus cuisante et le chagrin le plus amer, de reconnaître qu'il s'agit là d'une position fondée sur l'opprobre et la honte, une position que l'on ne saurait qualifier de moins qu'un abandon du droit, un mépris de la dignité, et une renonciation à l'indépendance.

Quoi donc ? Voilà ces juristes de l'État qui conseillent à cet homme, désireux de se maintenir au pouvoir sans en avoir le droit, de ne pas

s'épuiser à vouloir plaire aux Anglais — de ne pas laisser cet épuisement devenir un moyen, même, de corrompre les simples apparences et les formes — puisque l'éviction de ses deux collègues du pouvoir démolit l'indépendance de fond en comble ; et ils lui conseillent de démissionner, puis de former un autre ministère, s'il ne peut faire autrement que de rester au pouvoir.

Aura-t-il donc écouté le conseil des juristes et accepté leur avis, remettant sa démission à Sa Majesté le Roi ? Ou bien s'avérera-t-il qu'il les a consultés comme il a consulté le représentant du Haut-Commissaire — et que, une fois leur conseil donné, il n'a trouvé en lui-même ni le courage de l'accepter, ni même celui de préserver la simple forme extérieure de l'indépendance ?

Tout cela deviendra clair cet après-midi même. Et qui sait — peut-être cet homme niera-t-il avoir consulté les juristes, comme il a nié avoir consulté le représentant du Haut-Commissaire. Qu'il remette ou non sa démission aujourd'hui à Sa Majesté le Roi, son départ du pouvoir, et son retour à quelque occupation utile de la vie, est désormais chose entendue — décidée non par la volonté du peuple égyptien, à laquelle le président du Conseil n'a, jusqu'à ce jour, prêté aucune attention, mais par des circonstances qui se trouvent au-dessus de sa volonté comme au-dessus de la volonté du peuple.

Son départ du pouvoir est chose entendue. Que les Égyptiens s'en réjouissent — car nous ne connaissons personne, parmi eux, qui se satisferait de voir la corruption se poursuivre et le désordre continuer, qui se contenterait de voir les Égyptiens couverts de honte et confus d'eux-mêmes, ou qui ne rougirait pas de devoir se dire qu'à la tête du gouvernement égyptien se trouve un homme qui n'hésite pas à écarter ses deux propres collègues du pouvoir, simplement parce que les Anglais l'ont voulu ainsi, et l'y ont contraint de force.

Oui, cette époque a bien commencé par la tragédie d'une atteinte aux droits intérieurs de l'Égypte, et elle s'achève par la tragédie d'un abandon des droits extérieurs de l'Égypte. Dieu, exalté et glorifié, veut éprouver les Égyptiens en toute chose, et faire de cette époque un mal total : un mal à son commencement, un mal dans son cours, un mal à sa fin. Mais Dieu, exalté et glorifié, veut aussi affiner les Égyptiens par cette épreuve, et les révéler comme les hommes nobles qu'ils ont toujours eu coutume d'être ; il veut élever, à partir de leur fermeté, de leur patience, de leur endurance et de leur refus de l'injustice, la preuve la plus claire et

la plus éclatante, aux yeux des Anglais, que les Égyptiens n'étaient pas frivoles lorsqu'ils se sont soulevés, qu'ils ne jouaient pas lorsqu'ils ont juré fidélité à l'ancienne constitution, et qu'ils ne plaisantaient ni ne badinaient lorsqu'ils se sont engagés à boycotter cette époque jusqu'à ce que leurs droits leur soient rendus intégralement, et jusqu'à ce que leur soit restituée la constitution dont ils n'accepteront aucun autre régime en échange, quelles que soient les épreuves, quels que soient les malheurs, si difficiles que deviennent les circonstances.

Taha Hussein